

LIANG Hong

*Si la Chine
était un village*

Traduit du chinois par Patricia Batto



Éditions Picquier

PROLOGUE

Prendre Liangzhuang comme point de départ

J'ai été longtemps en proie à de profonds doutes sur mon travail. Ma vie me paraissait vaine ; elle était dénuée de tout lien avec le réel, avec la terre, avec le spirituel. J'en étais même arrivée à ressentir de la honte : tous les jours, j'enseignais, je tenais de grands discours, et nuit et jour j'écrivais des articles sans réel intérêt. C'était comme si plus rien n'avait de sens. Tout au fond de moi-même, une voix ne cessait de me mettre en garde : ce genre d'existence n'a rien à voir avec la vraie vie, avec la véritable nature de l'homme. L'existence que je menais était de plus en plus éloignée de mes aspirations, de ma terre natale, du monde rural, des réalités actuelles.

Ma terre natale, mon village, c'est Liangzhuang, dans le district de Rang. J'y ai passé vingt années de ma vie. Et pendant les dix ans où je n'y ai pas vécu, je m'en suis préoccupée à chaque instant. Liangzhuang est ce qu'il y a de plus important pour moi, ce qui me fait le plus souffrir aussi. Impossible de ne pas m'en soucier, de ne pas m'y intéresser, surtout au moment où mon

village et des dizaines de milliers d'autres semblables à lui sont encore et toujours considérés comme des foyers d'infection, comme le malheur de la Chine.

Quand a-t-on commencé à considérer le monde rural comme un fardeau pour la nation, comme un obstacle dans la course aux réformes, au développement et à la modernisation ? Quand la campagne est-elle devenue synonyme de dernière catégorie dans l'échelle sociale, de marginalité, de maux ? Et puis, de quand date cet immense sentiment de tristesse qui m'envahit dès que je pense à mon village, de jour en jour plus désolé, plus isolé, dès que je pense à ces innombrables travailleurs migrants partis de la campagne qui se pressent dans les gares, qui se démènent dans les franges sombres des villes ? Quand et comment tout ceci est-il arrivé ? Combien de conflits et d'erreurs, combien de souffrances et d'appels à l'aide, l'exode rural englobe-t-il ? Sans doute tout intellectuel chinois attaché à la campagne est-il confronté à ces questions.

Aussi ai-je toujours eu envie de revenir dans mon village, de retourner à la campagne, pour enquêter, analyser et observer de manière objective la place qu'occupe le monde rural dans les transformations historiques et culturelles que connaît la Chine d'aujourd'hui, et pour décrire du mieux possible la vie réelle dans ce vaste univers aux caractéristiques propres. Dans l'espoir de faire émerger peu à peu à la surface de l'histoire, à travers mon regard, le passé et le présent de mon village, les transformations qui y ont eu lieu et ce qui y est resté inchangé, les joies éprouvées, les souffrances endurées, les chagrins vécus. Et donner ainsi à voir les

sentiments et les mentalités propres à la campagne, sa situation culturelle et économique dans une société en mutation, ainsi que les relations dans la Chine actuelle entre le monde rural d'une part, les réformes politiques et économiques, la poursuite de la modernité d'autre part. Comment un village dépérit-il, se renouvelle-t-il ? Se dépeuple-t-il, se reconstitue-t-il ? Quels changements sont liés au présent, à l'avenir ? Quelles choses ont déjà été anéanties, ont disparu à jamais, alors qu'elles étaient d'une extrême importance ?

En 2008 et 2009, j'ai profité de mes vacances d'hiver pour retourner à Liangzhuang, petit village pauvre et reculé de la Plaine centrale. J'y ai passé près de cinq mois, en toute quiétude. Tous les jours, j'ai mangé et discuté avec ses habitants pour mener, à la manière d'une sociologue ou d'une anthropologue, une enquête sur les différents lignages du village, les relations entre les clans, les familles, les mariages et les naissances, l'habitat, les destinations pour lesquelles étaient partis certains villageois. J'ai arpenté les terres, les bois, les étangs et les cours d'eau de Liangzhuang ; je me suis mise en quête de compagnons d'autrefois, de parents proches appartenant aux vieilles générations. Quand on participe à la vie villageoise, en particulier quand on observe, non pas avec la distance de quelqu'un qui revient de temps à autre au pays, mais comme un familier, on se rend compte qu'après avoir quitté longtemps le village, on ne le comprend absolument plus. La complexité de sa subsistance, les problèmes auxquels il est confronté, les coups du sort qui le frappent, les nouveaux espoirs qu'il abrite sont autant d'éléments

difficiles à ordonner de manière claire, et compliqués à comprendre. Il faut écouter chaque personne avec attention, l'une après l'autre, et non pas considérer les villageois dans leur ensemble si l'on veut réussir à connaître leurs joies et leurs peines. Leurs sentiments, leurs paroles, leur sagesse sont si riches, si profonds, qu'à plusieurs reprises, moi qui consacre ma vie à la littérature et à la pensée, j'ai été bouleversée, car ces sentiments, ces paroles, cette sagesse étaient issus de la terre et de la vie de la terre.

Le penseur américain Hayden White, évoquant l'écriture de l'histoire, estime que les historiens devraient reconnaître le caractère « fictionnel » du texte historique car ce qu'ils qualifient de « faits » est déterminé par leurs a priori et leurs valeurs. Alors, quelles étaient mes idées préconçues ? Un village misérable ? Déjà perdu ? A sauver ? Un village en train de perdre son identité et sa vitalité dans les failles de la modernité ? Je voulais me débarrasser de tout préjugé (mon enquête m'a démontré par la suite que ce n'était pas chose aisée : l'orientation que l'on donne à une discussion révèle forcément votre conception des choses et a, en outre, tendance à influencer la manière dont votre interlocuteur réagit face à vous). Une attitude neutre devait entretenir ma vigilance à l'égard des opinions de gauche comme de droite. Etre à nouveau partie prenante des sentiments intimes du pays natal devait me permettre d'appréhender la logique intrinsèque de la vie villageoise. Bien sûr, on ne peut que s'efforcer de tendre vers ces objectifs, parce qu'on est obligé de passer par la médiation du langage, parce qu'il faut transformer

en récit des éléments disparates et dépourvus de vie : ce n'est qu'une fois passés par le tamis de la littérature qu'on peut les présenter au public. Ce passage obligé fait que la narration ne peut que relever de la littérature, ou s'apparenter à la littérature, et non être constituée de faits absolus.

Certains m'ont demandé : quelle mission t'es-tu exactement assignée ? Quelle est ton opinion ? Pendant un moment, j'ai été déconcertée, j'ai même eu un peu peur. Quel était mon point de vue ? Je me suis creusé la tête : en définitive, comment mon village subsistait-il à l'heure actuelle ? Quels problèmes de société et de développement reflétaient sa situation ?

Je ne partage pas du tout l'opinion répandue selon laquelle le monde rural s'est déjà complètement effondré, même s'il est vraiment mal en point. Je ne pense pas non plus que la condition paysanne soit au plus bas, même si le principal problème de la société chinoise est sans conteste celui du sort des paysans et de la campagne. Toutes les mesures politiques et les efforts du gouvernement en faveur des travailleurs migrants ruraux et des villages semblent rester sans effet. Le déclin du monde rural s'accélère. La campagne, avec les villes pour modèle, court à toute allure dans leur direction ; comme si les villages se transformaient les uns après les autres en autant de contrefaçons des métropoles.

Je suis également contre ces discours, de toute évidence tendancieux, selon lesquels seuls des propos véhéments seraient à même d'exprimer l'indignation légitime d'une intellectuelle. Même si je suis

consciente que ma volonté d'adopter un point de vue plutôt modéré, objectif, pour décrire le monde rural, est une position tiède, caractéristique d'une pensée émoussée et intégrée d'une certaine façon au système. En effet, de nos jours, dans le domaine académique et de la méthodologie scientifique, la clairvoyance a laissé place au compromis avec la pensée dominante.

Quoi qu'il en soit, je me suis promis de veiller à ne pas tomber dans le piège d'un courant de pensée ou d'une quelconque faction. Je préfère être quelqu'un qui doute, qui expérimente par soi-même avec ses propres yeux et ses connaissances limitées. J'aurais trop peur que mon appréciation de la situation ne recèle quelque préjugé, préjugé qui se présente invariablement sous le masque de la vérité.

Par conséquent, plutôt que d'une enquête en milieu rural, il s'agit d'un retour au pays natal ; mon regard n'est pas celui d'une initiée, c'est un retour aux sources, une reprise de contact avec la terre, avec l'esprit et l'intelligence des proches qui vivent là-bas. Mon récit se contente d'exposer, il ne juge pas et ne tire pas de conclusions. Perplexité, doutes, joie et tristesse y sont étroitement mêlés, parce que je me suis aperçue que dans la transition de la Chine rurale vers la modernité, les changements affectant la culture locale et les relations humaines, le mode de vie et les mentalités, ont généré d'énormes contradictions, difficiles à appréhender en adoptant un point de vue manichéen.

Peut-être mon ouvrage n'est-il qu'un reportage littéraire, une petite chronique sur mon pays natal et ma famille. Car toutes ces choses dont je suis familière

sont vouées à une disparition rapide. La notion de terre natale est liée à l'âge adulte, à une époque. Pour les enfants d'aujourd'hui, ce que j'appelle « présent », ce que je qualifie de « perte », constituera leur terre natale à eux.

Liangzhuang n'est pas connu en Chine, c'est un village banal, similaire à d'innombrables autres villages chinois. Mais en prenant Liangzhuang comme point de départ, on peut paradoxalement se faire une image claire et nette de la Chine.

1

LIANGZHUANG, MA TERRE NATALE

Le district de Rang se situe dans le sud-ouest de la province du Henan, dans l'ouest de l'aire centrale du bassin de Nanxiang. Ses coordonnées géographiques sont : latitude 32°22'-32°59' nord, longitude 111°37'-111°20' est. Il s'étend sur 96 kilomètres de long, du nord au sud, et sur 67 kilomètres de large, d'est en ouest ; sa superficie totale est de 2 294,4 kilomètres carrés. Le village de Liangzhuang, qui dépend du bourg de Wu, se trouve dans le nord-ouest du district, à 40 kilomètres du chef-lieu. Les caractéristiques géomorphologiques du district de Rang sont : « peu de montagnes, multitude de collines, vaste plaine ». Le relief s'abaisse du nord-ouest vers le sud-est, la pente moyenne est comprise entre 1/800 et 1/1 200. Le district compte 29 cours d'eau. Les plus importants sont les rivières Tuanshui, Diaohe, Zhaohe et Yanlinghe qui entrent dans le territoire par le nord ou par l'ouest, se rejoignent au sud-est, puis se déversent dans la rivière Baihe, qui se jette à son tour dans la Hanshui. Entre les cours d'eau, s'étend une plaine alluviale découpée naturellement en forme d'éventail, dont le nord, le centre et l'est constituent de grandes étendues de terres fertiles. Les sols sont lourds, limoneux, noirs ou de lœss qui retiennent très bien l'eau et les éléments nutritifs. Le district se trouve en zone subtropicale et subit l'influence de la mousson : au froid hivernal succède la chaleur, les quatre saisons sont bien marquées, le climat est doux et humide.

Annales du district de Rang, « Aperçu général ».

De retour dans le district de Rang

Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. Les cahots du train perturbaient le sommeil de mon fils, âgé seulement de trois ans et deux mois. Au moindre inconfort, il levait les bras en l'air, puis se tournait et se retournait plusieurs fois. De peur qu'il ne tombe de la couchette, je me suis étendue à côté de lui, tête-bêche, en faisant barrage de mes jambes. De temps à autre, en se débattant dans son sommeil, il me poussait en bas de la banquette. Alors je m'asseyais et j'allumais la petite lampe à la tête de la couchette pour lire un livre que j'avais emporté : *Une maison au bout du monde*, œuvre de l'écrivain et naturaliste américain Henry Beston, rédigée dans les années 1920 à l'issue d'un séjour d'un an sur la grande plage de Cape Cod, à l'écart du monde. Les relations étroites que l'auteur entretient avec le majestueux océan, les oiseaux marins, les caprices de la météo, l'univers de la plage, font ressentir la richesse de son regard, ainsi que sa délicatesse et sa profonde tendresse. Là-bas, l'homme et la nature ne font qu'un : « Quelle que soit l'attitude que vous adoptez à l'égard de l'existence humaine, sachez qu'elle n'est valable que si elle est le reflet

d'une attitude à l'égard de la nature. La vie humaine, si souvent comparée à un spectacle sur une scène de théâtre, est plus exactement une cérémonie rituelle. La dignité, la beauté, la poésie, ces antiques valeurs qui en assurent l'accomplissement, nous sont inspirées par la nature ; elles sont nées de la mystérieuse beauté du monde. Ayez du respect pour la terre, sinon vous n'aurez pas celui de l'âme humaine. Etendez vos mains au-dessus de la terre comme au-dessus d'une flamme. A tous ceux qui l'aiment, à ceux qui lui ouvrent leurs veines, elle communique quelque chose de sa force, les soutenant de son frémissement infini de vie obscure¹. » Oui, c'est vrai, ce n'est qu'en se fondant dans la nature pour ne faire plus qu'un avec elle, que le sens de la vie, que l'essence de l'existence humaine apparaît. Là-bas, l'homme est insignifiant, mais aussi grandiose, et éternel, car il constitue un élément d'un tout.

En soulevant le rideau devant la fenêtre du compartiment, on voit la campagne disparaître à toute allure dans la course rapide du train dans l'obscurité, pour ressurgir sans cesse à nouveau. Dans le profond silence des habitations dissimulées derrière des arbres, on perçoit vaguement la respiration de la nuit. Je ne peux m'empêcher de songer, pleine d'espérances, à mon voyage au pays natal qui commence. Mon village, ma famille, ma rivière, ainsi que ce grand arbre au milieu de la rivière sur lequel, un printemps, j'ai gravé une marque... J'imagine qu'eux aussi composent un magnifique paysage, capable d'inspirer de hautes pensées.

1. *Une maison au bout du monde*, traduit par Marguerite Faguer et Germaine Klenowski, Stock.

Au point du jour, le train se traîne vers le chef-lieu du district. Quand j'aperçois le pont de la ville, je sais qu'on arrive bientôt, c'est la première étape de mon voyage. Du haut de ce pont, j'ai vu jadis le plus beau clair de lune du monde. Ce soir-là, le ciel commençait à s'assombrir, la lune était déjà haute et avait une étrange couleur jaune pâle, la même teinte que du papier de Xuan. Se jouant des légers nuages qui l'entouraient, elle était d'une élégance et d'une perfection aussi difficile à décrire que les chagrins de jeunesse. J'avais treize ans cette année-là, c'était la première fois que je me rendais au chef-lieu de district et que je voyais un train. La première impression que j'eus de la ville fut ce clair de lune. Mais une fois entrée dans l'agglomération, à la recherche de l'endroit où travaillait ma sœur aînée dans le dédale des rues, j'ai commencé à avoir peur, à paniquer. Je n'osais pas demander mon chemin aux passants, ils avaient tous quelque chose d'étrange qui m'empêchait de les aborder. J'ai fait longtemps les cent pas devant un immeuble. J'avais envie d'y entrer pour me renseigner, j'étais persuadée que je me trouvais tout près du lieu de travail de ma sœur, voire que c'était là le lieu même, mais je n'osais pas demander. Quand j'y repense aujourd'hui, même un petit chef-lieu de district pouvait avoir quelque chose d'impressionnant et de déroutant pour une enfant de la campagne.

Le district de Rang a été dans le passé le théâtre de féroces combats pour le pouvoir dans la Plaine centrale ; nombre de batailles sanglantes s'y sont déroulées au cours de l'histoire. Il a aussi été victime à plusieurs reprises de grandes catastrophes naturelles.

Chaque fois, sa population a été quasiment décimée. Mais en raison de sa situation géographique privilégiée, du climat et des voies de communication, de nouvelles populations venaient rapidement le repeupler. D'après les archives, en l'an 26 du règne du roi Zhaoxiang des Qin (281 avant notre ère), des « éléments rebelles » furent déplacés à Rang. En l'an 10 de l'ère Kaiyuan de la dynastie des Tang (722), 50 000 personnes issues de peuplades non chinoises du Nord furent transférées de six villes de la région de Hequ vers les circonscriptions de Xu, de Ru, de Tang et de Rang. Le mouvement migratoire le plus important, celui dont les récits populaires ont gardé le souvenir, est celui de l'an 2 du règne de l'empereur Hongwu des Ming (1369), quand des hommes et des femmes des provinces du Shanxi, du Jiangxi et du Fujian ont rejoint le district de Rang. Si les habitants du district affirment que leurs ancêtres sont originaires du district de Hongdong dans le Shanxi, c'est en raison de cet épisode-là.

L'activité dans le district de Rang, surnommé le « grenier à céréales », est essentiellement agricole. On y cultive le blé, le coton, le tabac, les petits piments, les arachides, etc. C'est un important lieu de production de céréales, de viande de bœuf et de tabac destiné à l'exportation, ainsi que de coton et de sésame. Mais il n'y a pas de grandes entreprises, le secteur industriel est inexistant. Aussi le district est-il en mauvaise posture depuis le lancement de la « politique de réformes et d'ouverture ». Activité économique sous-développée, traditions conservatrices, mentalités arriérées : telle est son évaluation officielle.

Le train s'est enfin arrêté. A travers la fenêtre, on aperçoit, attroué sur le quai, un groupe impressionnant : mon père, mes sœurs et la famille de la plus jeune de mes sœurs, en tout plus d'une dizaine de personnes. Quand la porte du wagon s'ouvre, mon fils qui attendait derrière depuis un moment déjà se met soudain à pleurer et refuse de descendre du train. Pointant le sol du doigt, il dit : « C'est sale, c'est trop sale. » Tout le monde éclate de rire. Il a plu pendant la nuit, le quai est humide et le sol boueux jonché de pelures de fruits, de bouts de papiers et d'autres déchets mouillés ; les mouches s'affairent autour. Mon fils est évidemment un peu effrayé.

A midi, tout le monde déjeune ensemble au restaurant. Ma famille qui comptait au départ neuf membres – mes parents, mes six frères et sœurs, et moi –, comprend aujourd'hui plus de vingt personnes ; une seule table ne suffit pas pour nous tous. Les enfants, petits et grands, s'amuse bruyamment à une table voisine. A celle des adultes aussi, on parle fort et on rit sans arrêt. Pour des yeux extérieurs, on doit avoir l'air d'une famille aisée. En tout cas, sur le plan matériel, après de longues années de pauvreté, on peut se permettre d'aller manger au restaurant. Mon fils est surpris devant tant d'excitation ; un peu effrayé, il reste collé à moi. Les enfants des villes ont rarement l'occasion de participer à ce genre de grande réunion familiale animée.

Le soir, comme toujours, toute la famille se retrouve chez la plus jeune de mes sœurs. Mais contrairement à d'habitude, mon père, mes sœurs aînées et mes beaux-frères n'engagent pas de « lutte contre les propriétaires

fonciers » : ce jeu de cartes, qui constitue leur divertissement favori depuis sept ou huit ans, est le loisir le plus répandu dans les petites villes de Chine du Nord. On est là pour discuter des histoires du village. Pour mes sœurs aînées qui se sont mariées jeunes, puis ont déménagé à la ville, Liangzhuang représente désormais aussi la « terre natale ». Quand on parle du village, leur curiosité et leur intérêt n'ont rien à envier aux miens.

Une autre raison à l'euphorie générale est que je vais, enfin, passer un long moment à la maison. Depuis mon départ à l'âge de vingt ans pour poursuivre mes études, chaque fois que je suis revenue, ce n'était que pour de brefs séjours. Cette fois, je vais enfin pouvoir vivre avec eux un bon bout de temps.

Désorientée

La route qui quitte la ville longe la rivière ; sur un tronçon, elle surplombe le cours d'eau d'une dizaine de mètres. On peut voir de la voiture ce qui se passe sur les berges : des machines extraient du sable en rugissant, des tas de sable s'élèvent les uns à côté des autres, de gros camions vont et viennent sans arrêt. Le spectacle d'une activité prospère. Mais la rivière au large cours qui, il y a une dizaine d'années encore, coulait impétueusement a disparu ; pas la moindre trace non plus des oiseaux qui tournoyaient au-dessus de l'eau.

À l'issue de plus de trente ans de politique de réformes et d'ouverture, le changement le plus spectaculaire à la campagne, ce sont les routes. On ne cesse de les élargir, d'en construire de nouvelles, dans toutes les directions, raccourcissant ainsi la distance entre les villages, ainsi que celle entre les bourgs et la ville. Dans mon enfance et mon adolescence, il fallait au minimum deux heures pour se rendre en ville en autocar, non compris le temps d'attente à l'arrêt de bus. La route était tellement cahoteuse que les passagers risquaient de se blesser en se cognant la tête contre le plafond du véhicule. À l'époque, les gens prenaient rarement le bus, le trajet coûtait 2

yuans, une somme qui suffisait presque à faire vivre une famille de six personnes pendant un mois.

Quand j'étudiais à l'école normale du district, la plupart des élèves rentraient à bicyclette. Nous prenions un vélo pour deux et nous pédalions à tour de rôle. Il fallait environ six heures pour arriver à la maison. Chaque fois, on avait les fesses endolories à force de frottements, mais de jeunes adolescents n'attachent aucune importance à ces choses-là. Nous longions la rivière ; dans le ciel tournoyaient les oiseaux aquatiques. Au bord de la route s'écoulaient quelquefois de longues rigoles autour desquelles poussaient des herbes vertes et de petites fleurs sauvages multicolores ; elles épousaient la forme des rigoles, hautes ou basses, douces et fraîches, et s'étendaient jusqu'à se fondre dans le profond ciel bleu. Le village caché derrière les arbres était paisible, et il semblait qu'il le serait toujours.

Je sais qu'il ne s'agit là que de mes souvenirs. Dans la réalité, ce village idyllique est un lieu frappé de multiples malheurs. Prenons l'exemple de la large autoroute qui traverse la plaine : elle semble prouver que la modernité est arrivée aux portes du monde rural. Mais dans les villages, la modernisation reste lointaine, et paraît même s'être éloignée encore. Il y a quelques années, alors que l'autoroute venait d'être mise en service, les villageois encore ignorants de ces choses-là y circulaient, pour certains à bicyclette, pour d'autres à pied ou en vélopousse ; d'autres encore la prenaient en sens inverse ou la traversaient. De temps à autre, des coups de klaxons stridents et des crissements de freins s'élevaient au-dessus de la plaine. Les gens de mon

pays natal déambulaient tranquillement sur l'autoroute, comme si de rien n'était ; dans le grillage qui la bordait, avaient été pratiqués de grands trous.

Aujourd'hui, plus personne ne se promène sur l'autoroute, il faut croire qu'on a suffisamment éduqué les villageois et qu'ils ont compris la leçon. On les a remis à leur place, dans leur ornière habituelle. Les véhicules qui passent à toute allure n'ont rien à voir avec eux. Au contraire, ils accentuent leur statut d'« étrangers » à la modernisation. Bien sûr, pour construire l'autoroute, on a confisqué des terres aux paysans ; mais en outre, deux villages autrefois proches (on pouvait se rendre à pied de l'un à l'autre au moment des repas pour rendre visite à quelqu'un) se retrouvent maintenant plus éloignés qu'auparavant : il faut désormais faire un détour de plusieurs kilomètres pour aller de l'un à l'autre. L'écologie des villages en a pâti, les dégâts occasionnés n'ont pas du tout été anticipés par les décideurs politiques avant la construction de l'autoroute. Personne ne s'est préoccupé des sentiments des villageois : si quelques passages souterrains ont été aménagés, c'est seulement pour répondre aux normes. L'autoroute s'étire comme une grande cicatrice à travers la plaine, en exhalant une forte odeur de goudron et de métal sous le soleil.

Nous approchons du bourg de Wu. Nous nous rendons chez mon frère qui s'y est établi.

Le bourg de Wu, situé à 40 kilomètres au nord-ouest du chef-lieu, est l'une des quatre principales agglomérations du district ; il abrite un marché très animé¹. Un

1. L'administration territoriale de la République populaire de Chine compte plusieurs échelons : communes (« villages administratifs » en zone rurale), cantons et bourgs, districts, préfectures, provinces.

carrefour sur sa rue principale constitue le centre-ville. Dans ma jeunesse, lors des événements importants, en particulier lors de la foire qui s'y tenait le 18 mars, les rues étaient noires de monde. On marchait du nord de l'agglomération vers le sud où se trouvait l'école ; nos pieds touchaient à peine le sol, on était pour ainsi dire porté par la foule. Les véhicules avaient encore plus de mal à se frayer un passage que les piétons, les conducteurs klaxonnaient à en ébranler le ciel. Mais personne ne semblait les entendre, nul ne leur accordait la moindre attention, tout le monde était pris par l'animation de la foule grouillante.

A l'extrémité nord du bourg s'étend un quartier musulman hui. J'y passais tous les jours en allant à l'école, je voyais les Hui tuer des moutons, célébrer des funérailles, lire le Coran. Leur mode de vie étrange m'a toujours inspiré du respect.

Il n'y a pas d'usine ni d'entreprise dans le bourg ; mis à part les fonctionnaires des administrations et les commerçants, la majorité des habitants continuent de vivre de la terre ; quelquefois, certains dressent un petit étal dans la rue pour vendre des céréales, des œufs ou des fruits de leur production, ou les échanger contre d'autres marchandises.

Aujourd'hui, le long de la nouvelle route, s'est formé un nouveau centre-ville. Des immeubles récents s'alignent des deux côtés de la voie, coiffés de toits pointus à l'européenne, très modernes, mais d'un style indéfinissable. L'ancien centre-ville, encerclé par les nouvelles rues et les immeubles récents, a l'air délabré et morne par comparaison. Les maisons et les magasins

d'autrefois sont toujours là, même les propriétaires des commerces n'ont pas changé. Mais la présence de ces vieux bâtiments aujourd'hui décrépits au milieu du bourg métamorphosé crée une sensation d'étrangeté, comme s'il y avait erreur sur l'endroit. Je n'arrive pas à m'y faire : chaque fois que je sors dans la rue, j'ai l'impression de me trouver en terre inconnue.

Mon frère et ma belle-sœur tiennent un petit dispensaire. Parallèlement, mon frère se lance régulièrement dans d'autres affaires, en fonction de l'air du temps : il a pris des terres à forfait, a ouvert un centre de jeux électroniques ; mais le plus souvent, il a mis fin à ces activités car elles n'étaient pas rentables. Récemment, il s'est lancé dans l'immobilier avec un ancien camarade de classe. Devant sa maison s'entassent du sable, des cailloux et des armatures en acier ; une bétonneuse tourne avec fracas. Mon frère s'apprête à diviser en deux parties une maison qu'il a achetée, et à vendre l'une d'elles pour rembourser l'emprunt contracté lors de l'acquisition.

Nous nous arrêtons un moment chez lui ; puis, après avoir acheté des pétards et du papier-monnaie à brûler en offrande aux défunts, nous nous rendons sur les tombes du grand-père et de l'arrière-grand-père paternels situées en bordure du village. C'est la première chose que nous faisons chaque fois que nous rentrons à la maison. Après une vingtaine d'années d'expansion, Liangzhuang et le bourg sont presque contigus : la maison de mon frère ne se trouve plus qu'à quelque 500 mètres du village. Dans ma jeunesse, rentrer seule du bourg, le soir après les cours, représentait pour moi

l'une des épreuves les plus terrifiantes qui soient. Le chemin désert était bordé de hauts peupliers noirs ; au moindre souffle de vent, leur feuillage se mettait à bruisser. J'étais glacée de terreur. Le trajet de l'école au village semblait interminable. Bien sûr, il y avait aussi de bons moments. A l'époque, les romans à l'eau de rose de la Taiwanaise Chiung Yao et les récits de cape et d'épée du Hongkongais Jin Yong étaient très à la mode ; je dévorais tous les livres d'eux que je pouvais trouver. Aussi, lorsque je marchais, morte de peur, sur ce chemin la nuit, je m'imaginai souvent qu'un jeune homme tout de blanc vêtu arrivait vers moi en flottant dans les airs ; beau et timide, il me prenait gentiment la main et m'accompagnait jusqu'à la maison.

Aujourd'hui, s'il n'y avait pas la famille, la vieille maison, les tombes, j'aurais du mal à croire qu'il s'agit là du village où j'ai vécu plus de vingt ans. Dans la rue, je suis complètement désorientée, je n'ai pas l'impression d'être de retour chez moi, rien ne me rappelle des souvenirs.

Mon grand-père et mon arrière-grand-père sont enterrés dans l'arrière-cour de la vieille maison. Le terme « arrière-cour » est impropre car en réalité le mur qui entoure la cour s'est effondré et l'endroit est envahi par des mauvaises herbes qui montent à hauteur de la taille. Les pétards claquent, leur bruit net et clair retentit dans le village, brisant le silence qui y règne ; ils réveillent peut-être également en sursaut les âmes là-bas. Nous nous prosternons front contre terre et brûlons le papier-monnaie en offrande. Mon père s'essuie les yeux et dit : « Ton grand-père a reçu l'ordre en

1960 de partir en maison de retraite pour y passer ses vieux jours. Quand il est parti, il était en parfaite santé, il parlait et chantait, il emportait avec lui un petit pot de chambre. Quatre jours plus tard, on l'a ramené étendu sur une natte, sans mouvement. Il était mort de faim. » Chaque fois que nous nous rendons sur la tombe, mon père prononce inmanquablement ces mots. Je n'ai pas connu mon grand-père, mais pour avoir entendu tant de fois les récits de mon père, je me le représente comme un vieillard coiffé de la traditionnelle calotte chinoise, aux reins courbés pour avoir vendu pendant des années du tofu qu'il portait à la palanche. Muni de sa literie et d'un petit pot de chambre, il quitte clopin-cloplant le village et se dirige vers la maison de retraite qui se trouve à cinq *li*¹.

Les pétards ont alerté quelques habitants du village qui sortent de chez eux pour venir nous voir, ils me considèrent poliment et demandent à mon père : « Guangzheng, c'est laquelle de tes filles ? La quatrième, n'est-ce pas ? Comme elle a changé ! » Sur ces visages à la fois familiers et inconnus, je discerne le passage des années, avant de prendre conscience que, moi aussi, j'ai vieilli.

A droite de l'arrière-cour s'élève une maison à un étage, nouvellement construite, mon père dit qu'il s'agit de la maison de Daokuan de la famille Zhang. Ses frères et sœurs ont tous réussi le concours d'entrée à l'université et ont quitté le village, il ne reste que lui. Daokuan n'est pas très bavard, ni très doué. Il a épousé une belle femme d'une minorité ethnique du Sichuan. Elle avait

1. 1. Un *li* équivaut à 0,5 kilomètre.

un tempérament de feu et elle est partie à plusieurs reprises ; chaque fois, il l'a rattrapée, mais pour finir elle l'a quand même quitté. Daokuan et ses malheurs sont la risée du village.

Nous écartons et arrachons les mauvaises herbes et les broussailles pour atteindre la vieille maison. J'ai vécu ici pendant vingt ans. La cour est également envahie par la végétation. La cuisine dont un côté s'est à moitié écroulé sert occasionnellement de toilettes aux gens du village. On voit aussi des traces de passage d'animaux domestiques. Le toit de la pièce principale est percé d'énormes trous, les murs sont déjà un peu de guingois. Il y a quelques années, mon frère a tout remis en état, mais comme la maison n'est pas habitée, elle s'est rapidement dégradée à nouveau. Sur un mur à l'extérieur, subsiste un poème écrit par ma petite sœur alors qu'elle apprenait à lire et à écrire, truffé de fautes d'orthographe. Tous les ans, quand nous revenons, nous le relisons et rions tous ensemble. Mon père a oublié d'emporter la clé, on ne peut pas entrer dans la maison. Il se fait prendre en photo avec ma sœur aînée devant l'entrée. La nouvelle maison de Daokuan et la nôtre offrent un contraste saisissant.

La tombe de ma mère se trouve dans le cimetière situé à l'arrière du village, sur la berge de la rivière. De loin, cette vaste étendue brumeuse, immense et tranquille donne l'impression que la vie et la nature sont éternelles. Quand je m'y rends, je n'éprouve aucune tristesse, mais un sentiment d'apaisement et de douceur, la sensation d'être de retour à la maison. Je reviens aux origines de mon existence, là-bas se trouve ma

mère, et là-bas sera aussi ma dernière demeure. Nous brûlons du papier-monnaie, nous nous prosternons, nous faisons éclater des pétards. Je demande à mon fils de s'agenouiller comme moi et de se prosterner trois fois front contre terre. Je lui explique qu'il s'agit de sa grand-mère maternelle. Il me demande qui c'est. Je lui dis qu'il s'agit de la maman de sa maman, c'est-à-dire de la personne la plus chère à sa mère. Comme d'habitude, nous nous asseyons tous à côté de la tombe pour bavarder un moment, en évoquant des histoires de famille.

Chaque fois que nous en arrivons là, l'aînée de mes sœurs s'exclame toujours : « Si maman était encore là, ce serait tellement bien ! »

Oui, « si maman était encore là » ; cette éventualité maintes fois évoquée est devenue le rêve lancinant de toute la famille, ainsi que sa douleur éternelle. En contemplant les herbes et les débris des pétards sur la tombe, nous repensons à la vie de notre mère et aux temps difficiles qu'a connus notre famille. La notion de foyer, l'importance de l'amour familial nous apparaissent avec une évidence aveuglante à ce moment-là.

Sans eux, sans notre terre natale, sans notre attachement à ces lieux pour nous faire prendre conscience du temps écoulé et des blessures infligées par la vie, notre existence, nos luttes, toutes nos victoires et nos défaites, quel sens auraient-elles ?